L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Echec au Président

Les républicains, tout au moins ceux que l'on classe comme les conservateurs du parti, semblent plus déterminés que jamais à s'opposer aux désirs du président Roosevelt. On sait comment, sous leur pression, le Congrès a refusé systématiquement de permettre l'insertion dans le programme de la session qui touche à sa fin de projets de loi qui lui tenaient particulièrement au cœur.

Il a paru en prendre son parti, se contenter des deux cuirassés dont la construction a été autorisée au lieu des quatre qu'il réclamait, cessé de lutter pour obtenir la discussion de projets de loi sur les trusts et les grandes corporations et la règlementation des tarifs des chemins de fer.

Il espérait sans doute que les vieux sénateurs conservateurs, qui rejimbaient contre ses tentatives de domination, oublieraient leurs griefs en le voyant si accommodant, et qu'ainsi il conserverait la haute main dans le choix du candidat présidentiel que fera la convention nationale à la réunion prochaine de Chicago. Mais il s'est trompé, et les conservateurs de son parti viennent de lui signifier qu'ils ne prétendent ne recevoir aucune instruction de lui en ce qui concerne la convention.

Il s'agissait de désigner le président temporaire de la convention, celui qui prononcera le discours d'ouverture et donnera, dans une certaine mesure, le ton aux débats qui suivront l'organisation de l'Assemblée.

Le président Roosevelt était ouvertement en faveur du sénateur Beveridge, un des plus fermes appuis de la politique de l'administration et représentant ce qu'on appelle la branche radicale du parti républicain. A défaut de M. Beveridge M. Roosevelt aurait accepté le sénateur Dolliver, mais c'est le sénateur Burrows du Michigan, qui a été choisi, et l'émoi est grand dans le camp radical.

Le sénateur Burrows est, en effet, un adversaire résolu de la politique de l'administration ; il appartient à ce groupe qui compte Allison, Aldrich, Hale, Frye et d'autres tout aussi influents parmi ses membres. Ils représentent la politique conservatrice et combattent en toute occasion le radicalisme.

Or, il est à prévoir que M. Burrows signalera à la convention les dangers qu'il voit dans la politique radicale, et c'est ce qui inquiète le président Roosevelt et ses adhérents. Ils craignent aussi que les vues qu'exprimera M. Burrows n'aient une influence déterminante et que la convention ne tombe sous le contrôle des conservateurs. Dans ce cas c'en serait fait de la politique chère à M. Roosevelt, politique qu'il voudrait transmettre à son successeur.

M. Taft, le candidat préféré du président, qui est du reste en parfait accord avec l'administration, est atteint en même temps, et il est évident que le choix du sénateur Burrows pour la présidence temporaire ne peut que réduire considérablement ses chances de succès devant la convention nationale.

Mort du Général Turr.

C'est une curieuse et intéressante physionomie que celle du général Turr, qui vient de mourir à Budapest, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Nulle existence ne fut plus tourmentée, plus mêlée à toutes les grandes affaires militaires, diplomatiques et financières. Il y a de tout dans sa vie essentiellement bizarre, et celui qui l'écrirait aurait sûrement fort à faire, mais il apporterait un document des plus précieux sur les grandes aventures du dix neuvième siècle.

Ce Hongrois était général garibaldien, confirmé dans son grade par Victor-Emmanuel comme général italien.

Mais il vaut la peine de raconter brièvement son histoire.

Etienne Turr était né à Baja, en Hongrie, en 1825. Nous ne savons rien de ses parents. Son éducation militaire ne dut pas être celle des jeunes gens de familles hongroise, il dut fuir à Novare, devant l'armée autrichienne, puis comme lieutenant dans l'armée du feld maréchal Radetsky, qui, en 1848 opérait en Italie contre l'armée du roi Charles-Albert.

Que se passa t-il dans son âme ? Il est probable qu'en sa qualité de Hongrois, il détestait l'Autriche et penchait vers les idées révolutionnaires. Il déserta avec plusieurs de ses compagnons et offrit ses services au Piémont. Mal lui en prit : chargé de former une légion hongroise, il dut fuir à Novare, devant l'armée autrichienne.

Désemparé, il accepta peu après le grade de colonel parmi les insurgés badois qui se battaient contre la Prusse. Encore battu, il se réfugia à Londres, où il se lia avec les révolutionnaires de tous pays qui avaient là leur quartier général, sous la haute main de Mazzini.

Mais il fallait vivre, et, lorsqu'éclata la guerre de Crimée, il obtint le grade d'officier supérieur dans l'armée anglo-turque.

On ne signale pas ses hauts faits dans la campagne de Crimée, peut-être parce qu'il était occupé à acheter des chevaux pour l'armée dans les provinces danubiennes.

Le voilà à Bucarest, qu'occupe l'armée autrichienne. Il est reconnu par d'anciens officiers de son régiment, arrêté, conduit à Vienne, traduit devant un conseil de guerre, et naturellement condamné à mort, pour avoir déserté devant l'ennemi, en 1849, et porté les armes contre son pays.

Il va être fusillé, quand heureusement pour lui la reine Victoria intervient en sa faveur auprès de l'Empereur.

Il est gracié et remis en liberté en 1856.

Que faire ? La guerre de Crimée est terminée !

Il rentre en Turquie, où, ami de tous les révoltés, il va se battre avec les Tcherkess, qui luttent en Circassie et en Géorgie contre la Russie. Il est vaillant, il a de l'audace et il a l'expérience que donnent les défaites. Il va pénétrer au Caucase à la tête d'une bande, quand la maladie l'arrête et l'oblige au repos.

Tant d'infortunes semblent avoir lassé le mauvais sort. La chance tourne et désormais tout va réussir au hardi révolutionnaire. La guerre de 1859 éclate et il court offrir ses services au Piémont. On lui donne le commandement d'un bataillon de chasseurs des Alpes, et il combat avec succès, à Varèse, auprès de Garibaldi.

A Castel-Nedolo il reçoit sa première blessure, qui est grave ; mais il guérit, et devenu l'ami de Garibaldi, il part avec lui pour la fameuse expédition des Mille en Sicile.

Il fait cette campagne avec un certain nombre de Français : Ulric de Fonvielle, qui nous a laissé les "Souvenirs" peu intéressants "d'une chemise rouge" ; M. Bixio, M. Lockroy, Henri Fonquier, et Alexandre Dumas père, qui ne se bat pas, mais prête son yacht et fait de bonne cuisine.

De Marsala à Palerme, Etienne Turr fait une promenade militaire peu difficile, mais à Palerme il est blessé.

A peine guéri, il rejoint la troupe de Garibaldi en Calabre ; il reçoit le grade de général de division dans la petite armée improvisée, et, en l'absence de Garibaldi, remporte une victoire sur les troupes napolitaines, à Calazzo, le 19 septembre 1860

Tristes succès, à vrai dire, car les carbonari avaient partout semé la trahison dans l'armée napolitaine et préparé à Garibaldi de faciles victoires.

Le général Turr n'est cependant pas de ceux qui poussent Garibaldi aux extrêmes de la révolution. Il l'amène au contraire à signer le décret du plébiscite et celui de l'annexion du royaume des Deux-Siciles au royaume d'Italie.

Victor-Emmanuel lui en est reconnaissant : il le confirme dans son grade et le nomme son aide de camp.

C'est alors qu'il épouse Mlle Bonaparte Wyse, sœur de celle qui fut tour à tour Mme de Solms, Mme Rattazzi et Mme de Rute.

Là s'arrête la carrière militaire du général Turr. Elle est aussi brillante que bizarre. Son rôle politique commence par des conseils de modération aux Hongrois, qui parlent de se révolter une seconde fois contre l'Autriche, et ses conseils sont sages, car bientôt la Hongrie va obtenir son indépendance.

La diplomatie officieuse qui, de 1862 à 1870, a noué et dénoué tant d'intrigues, devait tenter le général assagi. Il court à Londres pour obtenir l'intervention de l'Angleterre, au sujet de bateaux italiens chargés d'armes et de canons, saisis par l'Autriche à l'embouchure du Danube, et il obtient leur restitution.

En 1866, à la veille de la guerre, il est appelé à Berlin par M. de Bismarck, qui finit par renoncer à des colloques inutiles ; il disait : "Turr est un homme que l'on ne saisit jamais. Ma brutalité se heurte à sa souplesse ; il n'y a rien à faire avec lui."

Lorsqu'éclate l'affaire du Luxembourg, le général Turr comprend que la guerre ne tardera pas à éclater entre la France et la Prusse. Il prépare les voies à une intrigue diplomatique, et, en 1869, il propose à Napoléon III de négocier une alliance entre la France, l'Italie et l'Autriche.

Il est écarté, mais il ne se tient pas pour battu et, avec de bonnes paroles obtenues à Florence et à Vienne, il revient à la charge à Paris, lorsqu'éclate la candidature Hohenzollern.

Il est peu écouté de M. de Gramont, qui, sans doute, ne trouve pas l'ambassadeur très sérieux. L'Empereur, qui est un peu son cousin par alliance, lui fait meilleur accueil, et l'engage à essayer de suite. Le général court à Florence, obtient un semblant de promesse, à charge d'une concession, et cette concession, c'est Rome capitale. Le duc de Gramont refuse et le général Turr ne va pas plus loin.

D'autres négociations plus sérieuses avaient lieu cependant en dehors de lui, et Rome n'était pas en question. L'Italie et l'Autriche ne mettaient qu'une condition à leur concours : une première victoire des armes françaises. Hélas ! il n'y eut que des défaites !

La carrière d'intrigues diplomatiques est finie : le général Turr s'oriente vers les grandes affaires financières. Il obtient vers 1876, avec son beau-frère, M. Bonaparte Wyse, et M. Verbrughe, un Parisien d'origine belge, la concession du canal de Panama, et les trois associés cèdent leurs droits à M. de Lesseps.

Un peu plus tard, il entreprend le canal de Corinthe, dont le besoin ne se faisait pas grandement sentir, mais il mène à bien cette entreprise, et ce canal reste une œuvre d'art remarquable, en même temps qu'une facilité pour la navigation.

Que dire le plus ! Le général Turr, devenu un beau vieillard, grand, solide, aimable, d'une amabilité enveloppante, n'avait plus qu'à se remémorer ses souvenirs. Il vécut un certain temps à Paris et s'en est allé mourir à Budapest, où de nombreuses sympathies l'entouraient.

Ce ne fut pas un aventurier dans le sens qu'on donne à ce mot, mais il eut certainement une vie d'aventures et d'avatars dont les détails seraient certainement des plus intéressants.

WEST END.

L'orchestre du professeur Lombardo, dont les programmes sont très intéressants et très variés, est très populaire parmi les nombreuses personnes qui visitent West End chaque soir.

Les vues du cinématographe sont choisies avec art et le chant de morceaux d'opéra par des artistes de la troupe Milano est très applaudi.

Le procès du soldat Buwalda.

San Francisco, 19 mai—Le procès en cour martiale intenté au soldat William Buwalda, du 22e régiment d'infanterie, accusé d'avoir assisté en uniforme à une conférence anarchiste et d'avoir applaudi aux tirades révolutionnaires d'Emma Goldman, s'est terminé hier.

Les agents qui ont procédé à l'arrestation de Buwalda ont déclaré que ce soldat avait serré la main d'Emma Goldman et lui avait exprimé sa sympathie. Buwalda a formellement démenti les allégations des agents et a déclaré qu'il n'avait jamais exprimé sa sympathie à Emma Goldman ni aux anarchistes. Plusieurs camarades de l'inculpé ont témoigné de sa bonne conduite.

Le compte rendu du procès sera soumis au général Funston, qui sera juge de l'affaire en dernier ressort.

—:o:—

La peste à La Guayara.

Washington, 19 mai—Par suite de l'épidémie de peste bubonique qui règne à La Guayara, Vénézuéla, le département d'état a décidé de rappeler M. Thomas P. Moffat, le consul américain dans ce port.

A l'heure présente tous les ports du Vénézuéla ont déclaré la quarantaine contre La Guayara et aucun vapeur ne fait escale dans ce port.

La canonnière américaine "Paducah", mouillée à l'heure présente à Wilhelmstead se rendra à Puerto Cabello et cherchera à entrer en communication au moyen de la télégraphie sans fil, avec M. Moffat.

Lorsque ce dernier sera prêt à quitter le Vénézuéla, la canonnière se rendra au large de la Guyara d'où une embarcation amènera le consul à son bord.

De la Guyara la "Paducah" se rendra à la station navale de Guantanamo.

—:o:—

Femmes japonaises déportées.

Los Angeles, Cal., 19 mai—Se basant sur les termes du récent traité entre les Etats-Unis et le Japon, le secrétaire du commerce et du travail a ordonné, hier, la déportation de deux Japonaises, Chiyine Minodo et Toshida Kiyona, qui habitaient Los Angeles depuis quelque temps.

Ces deux femmes avaient été arrêtées le mois dernier et n'avaient pu présenter aux autorités un passeport en règle. Elles seront transportées à San Francisco d'où elles seront embarquées sur le premier vapeur en partance pour le Japon.

Plusieurs ouvrières japonais ont déjà été déportées pour des raisons semblables, mais c'est la première fois que la loi est appliquée à des femmes de cette nationalité.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

J. A. Charbonnet à American H. Co., terrain, Villeré, Urquart, Clouet, Louisa, $2500.

L'acquéreur à Mme B. Abadie, même propriété, $2400.

Julius Maier à B. M. Clark, 2 terrains, Constantinople, Austerlitz, Camp, Chestnut, $2200.

James A. Brennan à P. L. Bangs, terrain, Constance, Troisième, Deuxième, Magazine, $850.

Mme Geo. W. Carmer à E. Bertonière, terrain, Canal, Bernadotte, St Patrick et avenue Cleveland, $3,675.

N. H. Kent à Edw. Miller, deux portions, Derbigny, Quatrième, Claiborne et avenue Washington, $9,550.

Mlle M. O. Colton à Mutual B. & H. Assn, terrain, Constance, Cadiz, Jena, Laurel, $800.

L'acquéreur au vendeur, même terrain, $800.

Mme R. G. Gilbert à Hy V. Wehren, terrain, Français, Touro, Marais et Urquhart, $1,200.

John D. Gamey à Mlle E. C. Gamey, intérêt dans un terrain, Franklin, Félicité, Liberté et St André, $750.

B. J. Zahn à la 2nd Morning Star Baptist Church, un terrain, White, Perdido et Dupré, $550.

James Scallen à Felix Audiffred, un terrain, Broad, Dorgenois, Ursulines et St Philippe, $1000.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Le jubilé du professeur Chaillé.

Hier soir au Théâtre Tulane, devant une assemblée aussi nombreuse que distinguée, a été célébré le jubilé d'or du professeur Stanford Emerson Chaillé, doyen de la faculté de médecine de l'Université Tulane. Il y a eu hier cinquante ans que le vénérable savant est entré comme professeur de médecine à l'Université, et c'est pour le féliciter des immenses services qu'il a rendus à la science médicale durant cette longue période, des brillants élèves qu'il a formés, que ses collègues, ses confrères, ses amis et ses admirateurs se sont réunis.

La fête a été en tout point digne de celui qui en était le héros.

Le Dr Isadore Dyer était maître de cérémonie, et il a présenté successivement à l'assemblée les orateurs qui ont fait l'éloge du Dr Chaillé.

Le Dr I. I. Lemann, de la Nouvelle Orléans, président de l'Association des Alumni de l'Université Tulane de la Louisiane, a lu le rapport du comité exécutif sur le jubilé et le mémorial du Dr Chaillé.

Le Dr. Ewin Boone Craighead, président de l'Université, a prononcé un discours, et le révérend Beverly Warner a parlé au nom de l'administration de l'Université.

Son Excellence le gouverneur Jared Y. Sanders a passé en revue les services rendus par le Dr. Chaillé à la médecine de l'état.

Le juge Frank A. Monroe, de la cour suprême de la Louisiane, a relaté les travaux du Dr. Chaillé dans la jurisprudence médicale et ses services patriotiques durant la confédération.

Le Dr Lewis S. McMurtry, de Louisville, Kentucky, et de la promotion de 1873, ex-président de l'Association Médicale Américaine, a parlé au nom des associations nationale, d'Etat et de paroisse

Le Dr Geo M. Sternberg, de Washington, ex-chirurgien général de l'armée des Etats Unis, membre de la commission de la fièvre jaune à La Havane en 1899, a parlé du Dr Chaillé comme hygiéniste, diplomate médical, investigateur des maladies des tropiques, principalement de la fièvre jaune.

Le Dr Paul T. Talbot, de la classe de 1908, a fait l'éloge du maître conférencier, du professeur honoré, et le Dr E. S. Lewis, de la faculté de médecine, a parlé du doyen, du confrère, du maître éducateur, de l'homme.

Enfin le Dr Chaillé a pris lui-même la parole et a été l'objet d'une longue ovation.

L'orchestre du professeur Geo. L. O'Connell a exécuté un brillant programme musical.

Le Dr Chaillé est né le 9 juillet 1830 à Natchez, Mississipi.

Il descend d'une famille française qui, il y a quelques siècles, donna des maires et des fonctionnaires à la ville de Poitiers. En 1650, à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, Pierre Chaillé se réfugia en Angleterre et s'y fit naturaliser. Vers 1700 il vint s'établir à Boston, et fut ainsi le chef de la branche américaine de la famille. Un de ses descendants, William Hamilton Chaillé, vint s'établir à Natchez en 1819 et y resta.

Le jeune Stanford E. Chaillé fit ses études classiques à l'Académie Phillips à South Andover, Massachusetts, puis au Collège Harvard où il gradua. Il étudia ensuite la médecine à l'Université de la Louisiane et reçut son diplôme de Docteur en 1853. Il travailla à Paris dans le laboratoire du célèbre Claude Bernard en 1860 et 1861, revint s'engager dans l'armée de la Confédération, et retourna étudier à Paris en 1866 et 1867.

C'est le 31 mars 1885 que le Dr Chaillé a été nommé doyen de la faculté de médecine de l'Université Tulane.

Il est membre honoraire de la faculté du Collège des Médecins de Philadelphie, de la faculté de médecine et de chirurgie du Maryland, de l'Académie des Sciences Médicales de La Havane, de l'Association Pharmaceutique de la Louisiane. Il est membre de l'Association Américaine de Santé Publique, de l'Association de Médicale Américaine, de la Société Médicale de la Paroisse d'Orléans, de l'Association d'Education la Louisiane, de l'Association Sanitaire Auxiliaire de la Nouvelle Orléans, des Fils de la Révolution Américaine, etc.

Le Dr Chaillé prend sa retraite aujourd'hui, et hier soir a été annoncée l'institution d'un fonds qui portera le nom de Fonds Chaillé et sera employé à la construction d'un dortoir pour les étudiants en médecine dans le parc de l'Université Tulane.

Le comité exécutif du mémorial et du jubilé est composé des Drs A. L. Metz, président, R. Matas, I. I. Lemann, Charles L. Eshleman, F. W. Parham, E. D. Martin, Isadore Dyer, secrétaire et trésorier.

Le comité général du jubilé était composé comme suit : Drs. J. J. Castellanos, Henry Dickson Bruns, W. Glendower Owen, Whitecastle, La. ; A. W. DeRoaldes, John B. Elliott, Chas. Faget, P. E. Archinard, A. A. Forsythe, Monroe, La ; Geo. B. Lawrason, Shreveport, La. ; Randell Hunt, Shreveport, La. ; Wm. Harper, Selma, Ala. ; J. D. Bloom, Chas. McVea, Baton Rouge ; John J. Achinard, Geo. S. Bel, J. M. Bachelor, Geo. T. Elliott, New York ; L. G. Sterling, Baton Rouge, Lne ; W. S. Bickham, H. A. Veazie, Geo. K. Pratt, G. F. Patton, Albert Rocquet, J. S. Stephens, Natchitoches, Lne ; John Darrington, Yazoo City, Miss., Fred J. Combe, maire de Brownsville, Texas ; Jos T. DeGrange, John D. Hanson, Donaldsonville, Lne ; C. A. Gaudet, Geo. B. Sabatier, New Iberia, Lne ; J. R. Tackett, Meridian, Miss ; Felix Gilbeau, Crowley, Lne ; J. B. Shelmire, Dallas, Tex. ; Morgan Smith, Little Rock, Ark. ; H. H. Rightor, Helena, Ark. ; G. H. Applewhite, Oklahoma ; David Barrow, Lexington, Ky ; Oscar Czarnowski, P. B. McCutchon, A. G. Friedrichs, Joseph Holt.

Drs Robert F. Derouen, J. U. Reaves, Edmund McC. Donnely, A. F. Beverly, R. H. Chilton, J. S. Davis, Louis Levy, J. T. O'Ferrall, F. E. Lamothe, B. F. Johnson, A. D. Mouledous, Robt D. Schimmelpfennig—de la classe de 1908.

CUTICURA GUERIT MERE ET ENFANT

Femme du Sud Souffre d'une Eruption Irritante qui Démange—En est Presque Folle—Son Bébé a une Plaie au et Deux Autres Bébés ont des Maladies de Peau—Déclare

CUTICURA UN APPUI QUI NE LUI MANQUE JAMAIS

"Je ne puis pas assez vanter les Remèdes Cuticura, et je ne trouve pas de mots pour remercier Dieu d'avoir entendu parler de ces remèdes merveilleux. Mon bébé avait une plaie en suppuration sur le cou, que rien ne put guérir avant que j'employasse le Cuticura. J'avais la figure presque couverte de dartres ou de quelque maladie de peau semblable. Elle démangeait et me brûlait tant si je la grattais que je pouvais à peine réfléter. Deux Savons Cuticura et une boîte d'Onguent Cuticura me guérirent. Deux ans après j'eus le mal sur les mains et le poignet. Je le guéris pendant quelque temps, mais il revint en été. La démangeaison me rendait presque folle. J'achetai pour dix piastres de médicaments soi-disant bons pour le sang qui ne me firent aucun bien, et je recourus alors à mon vieux remède qui ne m'avait jamais fait défaut. Un assortiment de Savon Cuticura, Onguent Cuticura et Résolutif Cuticura me suffit. Le bébé de mon oncle, dont la tête n'était qu'une plaie, fut guéri de même, et je sais que c'est la seule chose qui ait guéri le bébé d'une dame qui était dans le même état. Je vante Cuticura à chaque fois que l'occasion se présente." Mme Lillie Wilcher, 770 rue Onzième, Chattanooga, Tenn., 16 Février, 1907."

L'Onguent Cuticura est un des plus heureux curatifs qui aient jamais été composés pour les humeurs torturantes et défigurantes de la peau et du cuir chevelu, attendu qu'une seule onction, précédée d'un bain chaud avec le Savon Cuticura, et suivie de doses légères de Pilules Cuticura, suffit souvent à soulager immédiatement dans les cas les plus désolants d'humeurs écailleuses démangeant et brûlant, d'eczéma, d'irritations et d'inflammations, permet de se reposer et de dormir et fait prévoir une prompte guérison quand tout le reste échoue.

Vendu dans le monde entier. Potter Drug & Chem Corp., Seule Props., Boston, Mass.

Expédié Gratis, How to Cure Skin Humors.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 91. Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL BOUGET

QUATRIÈME PARTIE

LES SACRIFIES

II

UNE MÉTAMORPHOSE

Suite.

"Dis voir qu'à ces moments-là ce n'est pas à moi que tu penses ?

"Dis voir que ce n'est pas à cause de moi que tu les pousses ces soupirs-là ?

—Tu exagères, ma chérie.

—Pas du tout, madame, croyez-le bien, je n'exagère pas.... Aussi c'est autant pour papa que pour moi que je voudrais être guérie.

"Son rêve, voyez-vous, c'était de faire de moi une institutrice....

"Il l'a dit bien souvent autrefois, quand je revenais de classe avec de bonnes notes.

"Et s'il a du chagrin aujourd'hui, c'est qu'il croit que je ne rattraperai pas le temps perdu.

"Mais si, je le rattraperai.... n'est ce pas, madame ?

"Et quand je serai institutrice....

Elle s'interrompit.

—Où vas-tu, papa ?

—Je reviens.... je reviens, fit d'une voix assourdie le malheureux père, qui, incapable de maîtriser plus longtemps son émotion, sa douleur.... venait de se retourner brusquement et de se diriger vers la porte.

Il sortit.

Henriette ajoutait :

—Il m'aime bien, papa, et moi je l'aime bien aussi.

Puis, relevant vers madame Verlet ses beaux yeux lumineux :

—Alors, madame, vous allez rester avec nous ?

—Oui, ma mignonne, pendant quelque temps, tout au moins.

—Jusqu'à ce que je sois guérie ?

—C'est cela, murmura l'ex-duègue, dont la voix s'était étranglée, dont les paupières battaient aussi un peu singulièrement.... jusqu'à ce que vous soyez guérie.

Et tout bas :

—Heureusement encore, pauvre petite, que tu es trop jeune pour te douter de la vérité !

—On ira se promener nous deux ?

—Oui, ma chérie.

—Cueillir des roses dans les haies quand il fera soleil ?

—Autant que vous le voudrez.

—C'est que je les aime les roses, madame ! Et on m'a dit qu'il y en avait beaucoup dans le pays !

—Beaucoup.

—Alors on en rapportera des brassées. Et des mimosas aussi.

—En effet, j'en ai vu sur la route qui étaient tout épanouis !

Un instant plus tard, M. Ramberty reparaissait.

Il s'était fait violence pour dompter sa douleur.

Son visage semblait plus calme, mais il était facile de se rendre compte que ce calme n'était qu'apparent.

Il s'adressa à Dormeuil :

—Qu'est-ce qu'elle vous raconte encore cette bavarde-là ?

—Je lui dis, papa, qu'au premier beau jour, nous irons toutes les deux chercher des roses et des mimosas dans la campagne.

Mais l'effort fait par l'enfant depuis un moment, toutes ces paroles qu'elle avait prononcées venaient de provoquer une crise de toux qui, pendant de longues .... de mortelles minutes, secoua sa frêle poitrine.

Et quand, enfin, cette crise fut passée, quand, dans la pénombre qui pesait à présent, l'enfant fut retombée sur son oreiller, abattue, brisée, les paupières closes sur ses grands yeux cernés, M. Ramberty conduisit madame Verlet dans la chambre voisine qui allait être la sienne.

Dès qu'elle y fut seule, elle ouvrit la fenêtre, regarda longtemps dans la direction de la villa Mimosette.... à peine visible là-bas, du côté du rivage, au bord de la mer.

Et cette nuit-là.... l'ex-duègne commença à remplir ces fonctions de garde-malade qu'elle était venue bien étrangement chercher si loin de Paris !

III

UNE GOUVERNANTE DÉVOUÉE

Quoiqu'on fût en janvier, les après-midi étaient de toute beauté.

La mer, sous le soleil, s'irradiait et à certaines heures, par delà le cap de Saint-Tropez, au large, elle semblait couverte d'une nappe d'argent fondu.

L'état de la petite Henriette s'améliora. Le lendemain du jour où madame Verlet entra au chalet des Oliviers, la fillette put se lever, et quelques jours plus tard faire une promenade dans la campagne.

Madame Verlet guidait la petite malade qui doucement obéissait.

Elle la conduisit du côté de la villa Mimosette.

Pourquoi prit-elle cette direction plutôt qu'une autre ?

Le hasard, sans doute.

Et cependant, pourquoi avant de monter au chalet des Oliviers, l'ex-duègne avait elle erré déjà un instant à proximité de la propriété de monsieur et madame Daulieu ?

N'était-ce pas aussi dans ce même coin que Philippe Belleuze, l'année d'avant, avait déclaré avoir aperçu Lina Dormeuil ?

Coïncidence fortuite ou mystère singulier ?

Madame Verlet, seule, eût pu le dire.

Et elle restait muette à ce sujet.

Elle s'arrêtait, elle faisait s'arrêter la fillette lorsque celle-ci était prise de petits accès de toux.

Et dans ce cadre si joli, parmi ces mimosas épanouis déjà sous ce ciel radieux, devant cette mer si bleue et si belle, c'était pitié que d'entendre cette petite toux d'enfant.

..Cette petite plainte de mort au milieu de cette exubérance de vie.

Doucement, presque maternellement, madame Verlet soutenait la jeune Henriette, dont les grands yeux buvaient la claire lumière et qui continuait à parler sérieusement, comme une petite personne très sage et très sensée.

—Quand je serai grande et quand j'aurai mon brevet, je ferai ceci.... je ferai cela.... Aux vacances, je tâcherai de revenir dans ces jolis pays, où les fleurs poussent en hiver. Et à Nice aussi où on dit que c'est encore plus beau, n'est-ce pas, madame ?

—Oui, approuvait Dormeuil, qui s'arrachait alors à une sorte de rêve étrange dans lequel, depuis un moment, elle semblait enveloppée.

Et l'ex-duègne tout à coup déclarait :

—Nous sommes assez loin pour aujourd'hui, mademoiselle Henriette, et nous allons, si vous le voulez bien, nous reposer un petit instant là, près des oliviers, à l'abri du vent.

—Mais certainement, madame.

Et la fillette obéissait aussitôt.

Le coin était ravissant.

En avant, toute une plantation d'oliviers dévalait la pente du coteau.

Maintenant, leurs rameaux, d'un vert bleu, se balançaient au vent léger, comme des palmes. Plus bas, les mimosas faisaient une sorte de rempart d'or à la petite ville, dont les maisonnettes blanches, aux toits rouges, tranchaient sur le bleu lavé de la mer très calme. Saint Tropez, en face, au pied du coteau qui le domine, semblait une bourgade d'Afrique endormie sous le soleil.

De là on dominait admirablement tout le pays et particulièrement la villa Mimosette, tranquille parmi les pins, les rideaux de tamaris, les eucalyptus, et les bouquets fulgurants des mimosas qui lui avaient donné son nom.

Le regard de Dormeuil se fixait de ce côté, et pendant tout le temps qu'elle demeurait assise là auprès de la fillette, il n'allait guère s'en détourner.

Etait-ce la situation de la propriété, assurément ravissante, qui l'intéressait ainsi ?

Sans doute.

Henriette disait :

—Comme papa est gentil tout de même de m'avoir emmenée ici dans cette campagne merveilleuse où le bon soleil va guérir mon vilain rhume et faire disparaître ces brûlures que je ressens à la poitrine !

"Ah ! je l'ai toujours bien aimé, mon pauvre papa ... mais il faudra bien pour cela que je l'aime encore plus, n'est ce pas ?

Puis, comme sa compagne se taisait :

—Vous ne me répondez pas, madame Verlet. Pourquoi ?

De la main elle poussait légèrement la grosse dame qui tressaillait.